

La vie insoumise

Gérard Grugeau

Number 150, December 2010, January 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63254ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

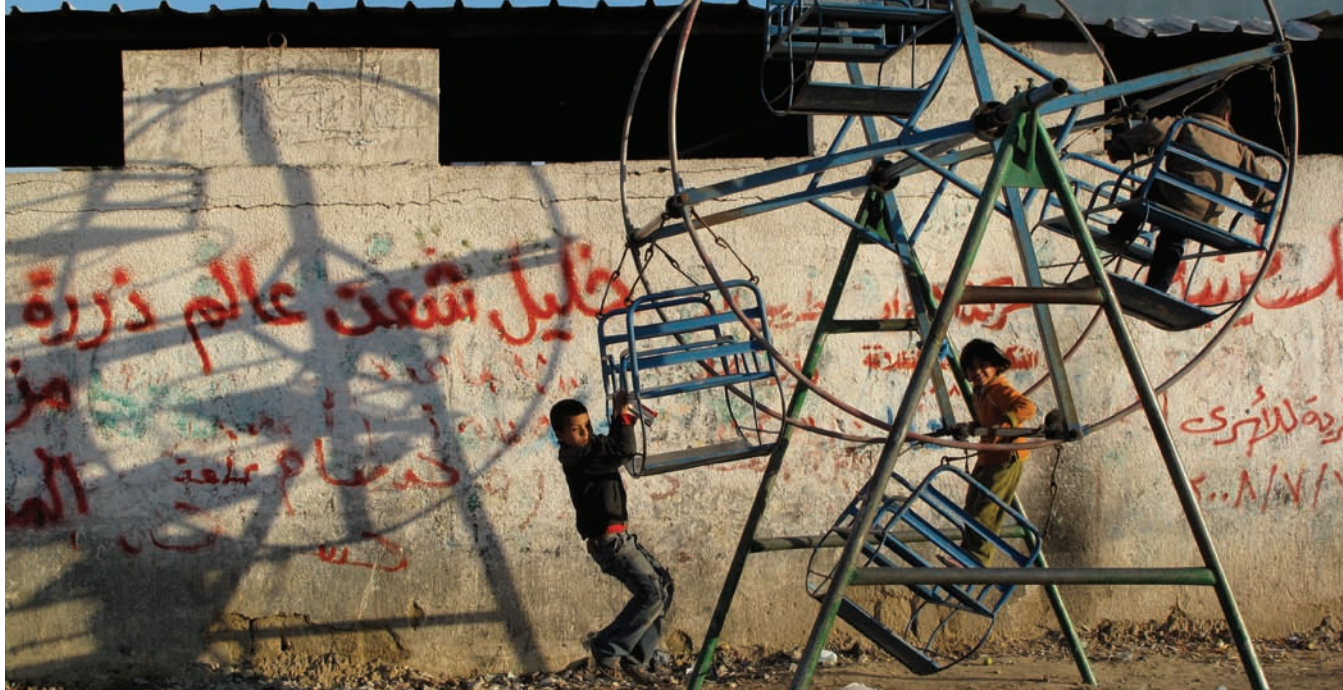
[Explore this journal](#)

Cite this article

Grugeau, G. (2010). La vie insoumise. *24 images*, (150), 36–37.

La vie insoumise

par Gérard Grugeau



Aisheen (Still alive in Gaza) de Nicolas Wadimoff

À L'HEURE DES CHÂÎNES D'INFORMATION CONTINUE, LES RIDM OFFRENT COMME CHAQUE ANNÉE UNE moisson d'images qui viennent contrecarrer le flux indifférencié des médias pour faire place à des regards singuliers, libres et agissants nous permettant de mieux penser et habiter le monde. Un monde dur, agité par une foule d'enjeux géopolitiques et économiques dont le cinéma se fait l'écho à la frontière douloureuse des réalités contraignantes et des rêves contrariés. De l'Iran à la bande de Gaza en passant par l'Égypte et le Maroc, un même fil conducteur s'impose toutefois : la vie insoumise qui déborde du cadre et invite à toutes les résistances et à tous les espoirs.

Dans *Téhéran sans autorisation*, la réalisatrice Sepideh Farsi (*Rêves de sable*, 2003) s'empare des nouveaux outils technologiques pour ramener de sa ville natale le portrait trépidant d'un pays jeune en mutation, filmé au hasard des rencontres à la veille de l'élection contestée de juin 2009. Réalisé sur le vif avec un téléphone portable, l'exercice surprend d'emblée par le sentiment d'urgence qui s'en dégage, sentiment renforcé par l'extrême précarité du dispositif. À la faveur de séquences souvent courtes, le montage alerte traduit l'effervescence d'une ville écartelée entre son désir d'émancipation et le poids des traditions que le pouvoir répressif impose du haut de son autorité morale. Se dessinent ainsi à grands traits, entre espaces publics et privés, les contradictions d'une société qui se cherche et s'affiche dans toute sa complexité. Toutefois, le filmage souple qui favorise une disponibilité de tous les instants se heurte vite à ses limites : l'éclatement du regard qui s'enferme dans l'anecdotique ou la difficulté de « tenir » un plan, et ce n'est certes pas un hasard si les séquences plus longues en taxi, qui rappellent à certains égards le dispositif de *Ten* d'Abbas Kiarostami, concèdent au réel une meilleure chance de venir à notre rencontre. Cinéaste de la diaspora installée à Paris, Sepideh Farsi prolonge ici

sur un mode mineur l'expérience sauvage d'*On ne sait rien des chats persans* de Bahman Ghobadi et sa plongée hallucinée dans la culture underground de Téhéran. Compte tenu du déficit d'images récentes en provenance de ce pays meurtri sous haute tension qu'est l'Iran, on ne peut que s'en réjouir même si la prouesse technologique associée à ce film collage interroge la place du regard.

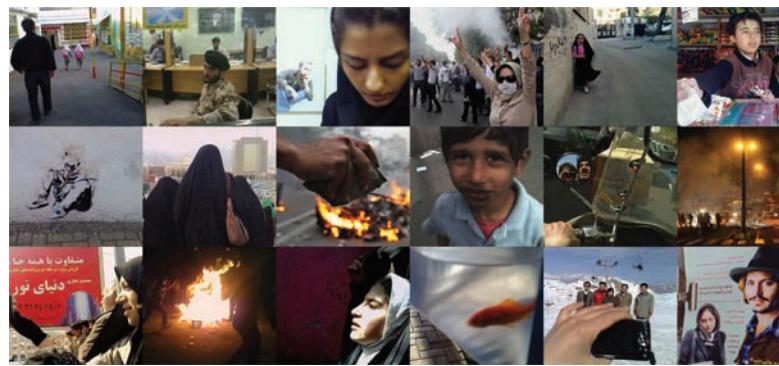
Dès les premières images, *Aisheen (Still alive in Gaza)* du documentariste suisse Nicolas Wadimoff impose pour sa part un regard fort et fraternel. Un jeune garçon de la bande de Gaza parcourt la maison hantée d'un parc d'attractions en ruine qui devient dès lors la métaphore de l'enfance blessée et d'une région du monde anéantie par les fantômes de l'Histoire. Gaza sous les décombres, Gaza en colère, Gaza abandonnée de tous, Gaza sous blocus qui survit tant bien que mal suite à l'opération *Plomb durci* lancée par l'armée israélienne en décembre 2008. Arpentant un territoire exsangue dont elle nomme les lieux de souffrance comme pour cartographier un pays en devenir qui refuse de mourir, la caméra rend compte subtilement d'un état des lieux figé, à la fois terrifiant et porteur de solidarités nouvelles. Sans commentaire, le film enregistre les signes de résistance d'un peuple asphyxié mais digne, dont la vitalité

exemplaire force l'admiration même si un père accablé, qui a perdu son oliveraie, murmure : « Je ne sais pas par où recommencer notre vie ». Véritable prison à ciel ouvert, Gaza manque de tout, de vivres, de soins de santé, de biens de première nécessité. Même les poissons ont fui les côtes et pourtant une baleine échouée, sans doute victime d'un missile ou d'une bombe au phosphore, est encore capable de stimuler l'imagination des enfants en quête de jeux, à défaut de nourrir les animaux affamés du zoo. Invisible, la guerre est là partout, dans les corps, les âmes, la géographie du territoire, les récits. Mais malgré les blessures, la vie continue de sourdre comme un rap révolté accroché à ses rêves, comme un carrousel enfin réparé qui se remet à tourner entre la mer militarisée et la terre enchaînée. Et le cinéma, se rappelant peut-être Mahmoud Darwich qui disait avoir deux métiers – la poésie et le souvenir –, de prendre date dans la chaîne du temps et de s'efforcer de conjurer le chaos en chérissant cette vie avec impatience.

Dans le passionnant *Voisins* de Tahani Rached, cinéaste d'ici qui a réalisé une vingtaine de films au Québec avant de retrouver l'Égypte, sa terre d'origine, le cinéma remonte aussi le temps, à l'image du premier plan du film, pour investir le vieux quartier de Garden City au Caire. Bastion de l'ancien pouvoir colonial, haut lieu des ambassades et de la vieille aristocratie cosmopolite cairote ou « citadelle de l'ennui bourgeois » selon l'écrivain Albert Cossery, Garden City appartient aujourd'hui à un monde révolu à l'opulence surannée. Monde disparu à l'aura encore mythique, hanté aussi par le cinéma, comme le montrent les nombreux extraits de films qui émaillent *Voisins* et au détour desquels le cinéophile ému reconnaîtra Omar Sharif et Faten Hamama. Glissant de villas en appartements cossus, multipliant les entrevues avec les anciens et nouveaux résidents du quartier, la caméra toute en fluidité brosse par touches un portrait riche et saisissant de l'histoire de l'Égypte moderne où se croisent les figures du roi Farouk, de Nasser et de Sadate. Avec ses élites conservatrices ou progressistes, ses diplomates et ses petites gens, Garden City vit aujourd'hui à l'heure de l'obsession sécuritaire concentrée autour de la nouvelle ambassade américaine. Mais à l'arrogance des puissants, Tahani Rached qui appartient pourtant à cette élite cairote préfère toujours la réalité directe du combat politique et la poésie du quotidien, indissociable de l'imaginaire de son peuple. C'est là le message que nous livre avec dignité son dernier interlocuteur, Mahmoud Amin El Alem, vieux militant communiste maintes fois emprisonné et libre-penseur dans l'âme, qui nous invite à « contempler le sens » de l'eau. Rien que pour cette parole vive et ce refus de la nostalgie à laquelle le film n'échappe pas toujours, *Voisins* vaut amplement le détour.

La dignité est aussi au cœur du film québécois de Hind Benchekroun et Sami Mermer, *Les tortues ne meurent pas de vieillesse*. Vibrante méditation sur la vie et la mort, on y suit le parcours de trois vieux Marocains près de Tanger qui luttent pour leur survie aux portes de la riche Europe. Pour le vieux pêcheur qui ne sort plus en mer et arrose sa barque peut-être par peur qu'elle ne s'assèche comme « l'ange de la mort », pour le vieux musicien ambulancier qui rêve encore de marier ses deux fils et le vieil aubergiste solitaire au cœur plein, la fin inéluctable est là qui rôde, car le temps fuit et rien ne l'arrête, comme le tic-tac des horloges qui ponctue une partie du récit. Mais en attendant, il faut s'accommoder d'un quotidien fait de peines et de joies, de contraintes et de rituels immuables que

la caméra saisit avec un sens assuré du cadre et une patience infinie accordée aux gestes, aux déplacements et à une parole généreuse et colorée qui se déploie sur le mode de la confiance ou reste parfois en réserve. Difficile sous le soleil marocain d'échapper complètement à l'exotisme de la carte postale, mais si le film succombe parfois aux beautés extrêmes du paysage, il laisse aussi au regard le temps de se poser pour mieux saisir les modulations de la lumière et ouvrir sur un espace contemplatif qui prolonge les réflexions des personnages et leur philosophie de l'existence pour atteindre à l'universel. À travers le désir de transmission de Chehma, Abdesslam et Erradi, c'est toute la mémoire d'un peuple et de sa terre qui embrasse la vie et défie le temps. ■



Les tortues ne meurent pas de vieillesse de Hind Benchekroun et Sami Mermer, *Téhéran sans autorisation* de Sepideh Farsi et *Voisins* de Tahani Rached